PLAN D'ENSEMBLE

26e séquence du festival

Le journal des élèves de première du lycée Auguste et Jean Renoir

Edito

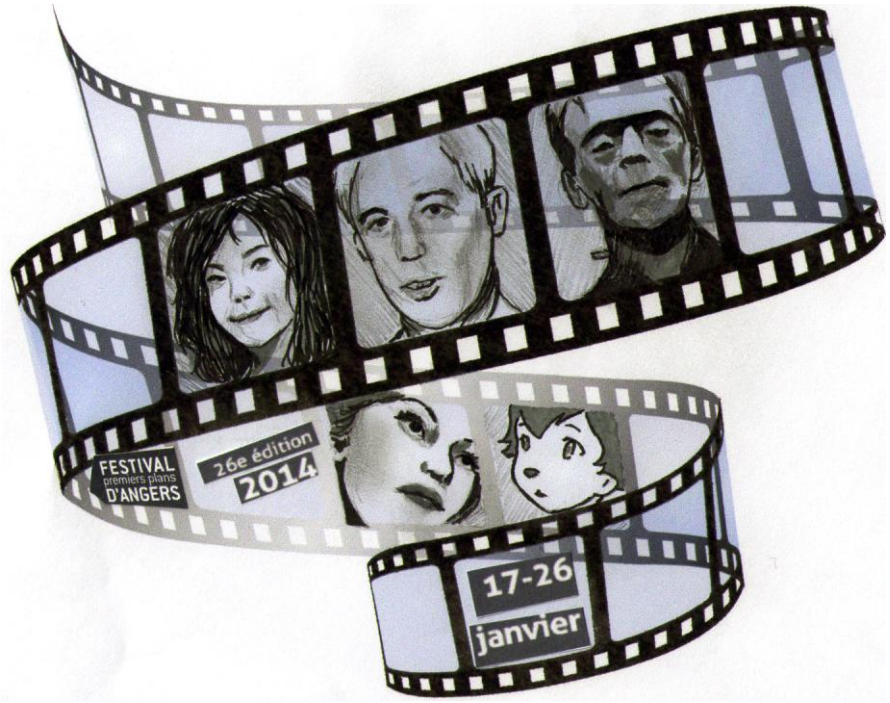
Certains sont un peu choqués, d'autres simplement surpris… Certains exultent littéralement, d'autres se sentent mal à l'aise… Bienvenue dans l'univers décapant des rétrospectives. Cette année, elles suscitent l'émotion. De Bresson à von Trier en passant par Chéreau et Widerberg, ainsi que Podalydès et Solotareff, les univers se frôlent, parfois se percutent. Là est la magie de cette 26ème édition. Réussir à créer un mélange des genres pour satisfaire un spectateur avide d'émotions, de sensations fortes. Fans de la première heure, Premiers Plans du dimanche, spectateurs réticents, élèves sous la conduite de leurs professeurs, cette année n'aura laissé personne indifférent.

Et personne n'aura manqué de remarquer la foule de spectateurs présents, preuve que le festival n'en finit pas d'attirer un public dynamique, jeune. Manifestation d'un festival en perpétuel mouvement. En perpétuel renouvellement.

Car la force de Premiers Plans, cette année comme tant d'autres, c'est d'avoir su concilier les premiers films des réalisateurs avec ceux qui ont durablement marqué l'univers cinématographique, créant ainsi un lien tangible entre eux.

Après avoir arpenté le festival toute la semaine, entre compétition et rétrospective, nous avons réalisé ce Plan d'Ensemble pour vous en livrer une vision kaléidoscopique. Le festival Premiers Plans vu à travers une multitude de points de vue. Les points de vue des lycéens que nous sommes.

Mélina



Sommaire

Page 2 et 3 : La compétition

Page 4 à 6 : La métamorphose

Page 7 et 8 : Lars von Trier

Page 9 : Robert Bresson et l'affichiste

Page 10 : Hommage à Patrice Chéreau

Page 11 : Et depuis la Chine…

Class Enemy, classe en conflit

J'ai vu Class Enemy, de Rok Bicek, le premier long métrage européen présenté en compétition officielle samedi soir.

Avec ce premier film, le réalisateur slovène s'inscrit dans une thématique souvent illustrée au cinéma : le rapport professeur/élèves. Et, dans *Class enemy*, ce rapport devient conflictuel. On pense à *Entre les murs*, de Bertrand Cantet, pour la difficulté du rapport entre enseignants et élèves, et *La vague* de Dennis Gansel pour la réflexion sur les logiques de groupe.

En effet, suite au suicide d'une de leur camarade, une classe de lycéens reporte la faute sur leur exigeant nouveau professeur d'allemand. Il faut un coupable pour expliquer l'inexplicable. Révoltés, les élèves mettent en place toute une série d'attaque en règle à l'encontre de leur enseignant.

Dans cette révolte bouillonnante, saisie par des plans assez larges des élèves en bande, c'est autant la puissance du groupe qui se manifeste que le portrait d'individus tous différents qui puisent une force à se rattacher au groupe. La caméra passe ainsi également d'un élève à l'autre, livrant les réactions individuelles dans les actions de groupe. On apprend à connaître chaque adolescent et percevoir dans quelles contradictions personnelles il est pris.

Ce film gagne également en puissance grâce à une esthétique soignée ; la lumière, souvent froide mais néanmoins solaire, vient accentuer la difficulté des rapports, tout en mettant en exergue les sentiments, l'intériorité des protagonistes.

De ces personnages, flirtant parfois avec la caricature mais sans jamais en franchir la limite, ressort un désarroi profond, qui les conduit à une envie de rébellion contre le système, puis contre leur professeur. Mais en cherchant un coupable -un enemy- ils ne comprennent pas qu'ils sont d'une certaine façon tous responsables. Que tout n'est pas si manichéen qu'il n'y paraît.

Que rien ni personne, n'est ni tout noir, ni tout blanc...

Mélina

Extrait d'interview accordée par Rok Bicek à des élèves de seconde

[...]

On a remarqué que l'esthétique de* Class Enemy *était très travaillée, très réfléchie : pourquoi avez-vous toujours choisi des couleurs froides (comme le blanc, le bleu) ?

Eh bien, je voulais créer l'atmosphère avec les couleurs, pas seulement avec le décor ou le jeu d'acteur : avec des costumes et la palette chromatique aussi. Je voulais donner cette atmosphère froide du système scolaire et c'est pour cela que j'ai utilisé ces teintes. D'autre part, les seules choses chaudes sont les visages humains. Donc tout est froid, sauf les visages des personnages.

C'est pour cela aussi que vous avez utilisé une lumière blanche, qui rappelle les hôpitaux ?

Oui. Et on a aussi repeint le mur de la classe pour obtenir un plus gros contraste entre la peau et l'arrière plan. Car à l'origine, dans cette école, les murs sont jaunes, et on les a peints en violet-bleu. On avait ainsi de plus grands contrastes.

On a vu aussi que le cadre bouge sans arrêt. Est-ce intentionnel de ne pas utiliser de pied ?

C'était une caméra à l'épaule. Je ne sais pas... On voulait obtenir cet effet de film documentaire. Tout était prévu ! Je dirigeais les acteurs comme s'ils étaient dans un documentaire, donc j'ai aussi utilisé la caméra dans cette optique-là.

Non. Où avez-vous trouvé tous ces jeunes acteurs, qui sont vraiment bons ?

Ils étaient tous vraiment des lycéens, et je les ai cherchés dans différents lycées : j'allais d'une classe à l'autre... Je les cherchais, comme un chasseur !

Au final, qui est la victime de* Class Enemy *? Le professeur d'allemand, les élèves, ou Sabina ?

(*rires*) Je ne sais pas... J'ai réussi à éviter de donner une réponse dans mon film, donc je vais faire pareil maintenant : je ne répondrai pas à cette question, à vous de voir ! [...]

L'harmonie selon Emir Baigazin

Leçon d'Harmonie est le premier film du réalisateur kazakh Emir Baigazin. Il nous présente dans ce drame l'histoire d'un jeune orphelin kazakh nommé Aslan qui vit chez sa grand mère dans un milieu relativement pauvre. Il fréquente un collège où l'intimidation, la corruption et la violence sont organisées et orchestrées par le jeune Bolat. Ce jeune chef de gang s'acharne sur Aslan qui se renferme sur lui-même et prépare sa vengence, qui n'est pas sans rappeler celle d'*Elephant* de Gus Van Sant.

La cruauté dont font preuve les adolescents entre eux nous montre la violence de la nature humaine. Cette cruauté de la nature humaine est mise en exergue lorsqu'Aslan torture des insectes pour soulager ses envies de vengeance meurtrière qui sont similaires aux tortures qu'il subit. Il se voit d'ailleurs condamné à la chaise électrique dans un de ses rêves, supplice qu'il a lui même fait subir à un insecte. La bande son fait ressortir l'atmosphère angoissante, et plus particulièrement lors des cauchemars d'Aslan. Par des plans plutôt lents tels que ceux où Aslan pratique ses "leçons d'harmonie", le réalisateur nous montre la nécessité d'une maîtrise de soi, de son corps et de son esprit, dont fait preuve le jeune kazakh : comme l'explique Baigazin "il ne s'agit pas d'une guerre entre différentes personnes mais bien d'une guerre intérieure".

Emir Baigazin souligne aussi les défaillances du système judiciaire kazakh et même le système judiciaire en général. Au travers d'une critique de la société kazakh reflétée par les adolescents, ce réalisateur nous montre les dysfonctionnements de notre système.

Martin

Rencontre avec Raphaël Santarelli, réalisteur de "Un début"

Votre court-métrage s'intitule « Un Début » et il commence par la fin. C'est venu d'où ça ?

(rire) C'est venu du montage en réalité. La construction du scénario était tout à fait linéaire et on a finalement décidé de changer la donne au montage parce qu'il fallait rentrer dans une plus grande empathie avec le personnage. Dans les premières versions on ne sentait pas suffisamment, je pense, les impératifs du personnage, et quel était le « déclencheur », ce qui allait le froisser depuis le départ. Il fallait remettre ça sur le devant de la scène.

Comment avez-vous trouvé le titre ?

Le titre, il est venu il y a très longtemps. Au tout départ, ça s'appelait « L'absent ». Et dès qu'on a commencé la production, c'est resté un début, du début jusqu'à la fin.

Elise et Etienne

Un retour bouleversant

Willy, âgé de 15 ans, attend son grand frère depuis un an. Au retour de son grand frère Théo, il se sent vivre mais découvre que son frère est homosexuel. Cela le bouleverse et il commence à se poser des questions sur sa propre identité sexuelle.

Avec *Le retour*, son premier film, le réalisateur Yohann Kouam aborde avec justesse le sujet sensible de l'homosexualité à l'âge de l'adolescence. Cette question de l'identité sexuelle revêt une acuité particulière pour les jeunes des cités, susceptibles d'être violents face à la question de l'homosexualité.

Le film est servi par des plans larges qui reflètent l'effet de groupe, destructeur pour les plus faibles. Comme souvent les plus faibles suivent les plus forts. Il s'agit de faire ce qui peut permettre de passer pour un fort, au prix d'actes irréfléchis. La caméra suit le jeune frère qui tente par tous les moyens de se décoller de l'étiquette homosexuelle qui l'atteint « par contamination ». Ce sont les regards moqueurs de ses amis qui le poussent à réagir d'une façon violente à l'encontre des homosexuels, afin de ne pas perdre la face devant eux.

Des images fixes prennent le spectateur par la main et lui imposent une vérité qui fait souvent mal à voir. Le contraste entre les lumières différencie deux univers distincts. Des lumières froides et sombres pour les scènes extérieures traduisent la tension dans les jeunes en bande. Les lumières chaudes de la maison de Willy sont le signe du bien-être, celui du cocon familial et de la confiance entre un père et ses fils, en dépit des moments difficiles qui agitent leur vie.

Tanguy

La belle et la bête, miroir déformant d'une âme

Le film de Jean Cocteau réalisé en 1946, est la première adaptation cinématographique du célèbre conte *La belle et la bête* écrit au XVIII siècle par Madame Leprince de Beaumont. Cette œuvre nous conte l'histoire de Belle, jeune femme exploitée par ses deux sœurs hystériques et prétentieuses. Un jour, alors que son père se perd en forêt, celui-ci découvre un château dont le jardin resplendit de roses. Il en cueille une pour sa jeune fille. Malheureusement, à partir de ce moment, le destin de sa famille est scellé. La bête, un monstre habillé tel un prince, apparait par surprise, et condamne ce pauvre homme. Afin de sauver son père, Belle accepte de partir vivre au château de la Bête.

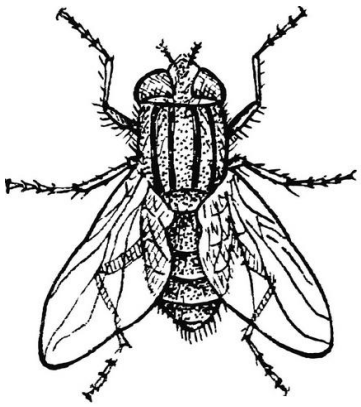
Jean Cocteau réalise un film féerique, où le thème de l'apparence est sans cesse mis en question. En effet, on retrouve cette opposition entre la beauté, avec une héroïne resplendissante, Josette Day, et la laideur, incarnée par le majestueux mais néanmoins animal Jean Marais. Une apparence monstrueuse renferme-t-elle réellement une âme monstrueuse ?

Le château peut lui-même être considéré comme une entité vivante. En effet, on y trouve des mains et portes bougeant toutes seules, ainsi qu'un miroir magique. Durant toute la durée du film, le spectateur est entraîné dans cet univers merveilleux, non seulement grâce aux différents décors mais aussi grâce aux costumes, qui émerveillent petits et grands. Les robes de la Belle, pourraient presque nous faire penser aux magnifiques robes que porte Catherine Deneuve sans sa peau d'âne. Le film est un petit bijou esthétique, grâce à la lumière réalisée par le grand Henri Alekan. En effet, de nombreux clairs-obscurs reflètent les sentiments des personnages, ou amplifient la laideur ou la beauté.

Et si la beauté du cœur l'emportait sur celle du corps ?

Emma

La Mouche, une expérience éprouvante



Seth, un scientifique interprété par Jeff Goldblum, met au point une machine qui lui permettra de téléporter des objets d'un point à un autre, voire des corps. Après quelques échecs il y parvient et décide de téléporter son propre corps, mais son expérience ne fonctionne pas comme prévu. Son apparence va subir une bien étrange et progressive métamorphose.

Dans ce film, réalisé en 1986, David Cronenberg, met en scène la vieillesse et la maladie à travers la transformation d'un homme en mouche. Il s'agit d'un remake du film *La Mouche Noire* de Kurt Neumann, réalisé en 1958, dans lequel la transformation du personnage a lieu immédiatement après l'expérience.

La mouche est un film riche en émotions. La métamorphose est tout simplement bouleversante. Le personnage devient de plus en plus laid, grâce à un maquillage hors du commun. Il devient aussi de plus en plus fou. Plus le corps de Seth se modifie plus la folie le gagne ce qui le rend de plus en plus terrifiant. Les musiques du film permettent au spectateur de vivre le bouleversement physique et psychologique de Seth. Elles accompagnent les émotions des personnages, inquiètent le spectateur, l'attristent, l'effraient. Ce film aura marqué son époque. En effet, la métamorphose de l'homme-mouche ne se fait pas en direct, le spectateur suit celle-ci lors de nombreuses ellipses. Les décors, notamment le labo de Seth, prennent leur part dans l'étrangeté de l'atmosphère.

Suzanne

Le Loup Garou de Londres, hurler à la mort et hurler de rire

Le loup garou de Londres, est un long métrage réalisé en 1981 par John Landis. Le jeune réalisateur, à peine sorti du succès des *Blues Brothers* décide de signer un nouveau tour de force avec un projet qui mélange situations comiques et fantastiques.

David (David Naughton) et Jack (Griffin Dunne), deux amis inséparables, vadrouillent sur les routes d'Angleterre pour leurs vacances. Après une mise en garde mystérieuse de villageois, les deux jeunes hommes se font sauvagement attaquer par une bête féroce. David se retrouve à l'hôpital avec des morsures de la créature. Son amour naissant pour une jolie infirmière (Jenny Agutter) va être contrarié par les cauchemars étranges et d'horribles visions prémonitoires…

Le film interroge directement la question de l'existence du surnaturel et l'acceptation ou le rejet de celui-ci. Ce film fait revivre une fois de plus le mythe du loup garou. Il traite cependant le sujet de manière nouvelle et originale en opérant un véritable mélange des genres, tout en évitant de tomber dans une parodie piteuse et pathétique. En effet, la trame du film se construit et navigue entre des scènes où la situation est on ne peut plus comique et d'autres où le spectateur est pris par l'angoisse et l'attente de l'apparition du monstre.

Le hors champ créé par les hurlements bestiaux, les plans furtifs sur une fourrure, et les gros plans sur les visages terrorisés de protagonistes permettent de créer une attente qui tient le spectateur en haleine.

Notre imagination est mise à contribution lors de la métamorphose de David. Un corps morcelé nous est donné en spectacle, différentes parties de son corps, montées cut, se succèdent. Ses mains, ses pieds, son dos, son torse, son visage se succèdent comme les pièces d'un puzzle donné à reconstituer

Comme tout monstre, le loup-garou questionne sur les limites de l'humain : quel sort réserver à un être qui hésite entre animalité et humanité ?

Quentin

Abre Los Ojos, un rêve éveillé ?

Abre Los Ojos, deuxième film d'Alejandro Aménabar est un récit fantastique sorti en 1997. César (Eduardo Noriega) est un Don Juan qui tombe amoureux de Sonia (Penelope Cruz), la copine de son meilleur ami. Nuria, une ancienne conquête, jalouse, provoque volontairement un accident dans lequel elle se tue et défigure monstrueusement César.

C'est un personnage en confiance et très sûr de lui qui ouvre l'histoire. Dès les premières minutes du film, on remarque l'importance de l'apparence pour le personnage principal. Une fois l'accident passé, une fois défiguré, c'est pourtant bien un cauchemar qui commence pour César. Ce dernier est obnubilé par son apparence et veut par tous les moyens, réussir à retrouver sa "beauté". César lutte contre sa laideur pour ne pas être réduit à son apparence dérangeante, pour ne pas perdre Sonia. On pense alors à *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau qui aborde la même thématique et qui montre combien la beauté est un laissez-passer social.

Certains plans sont tournés de manière subjective. Le spectateur n'a, dans ces moments, que le point de vue du personnage, sa vision des faits. Nous devenons le personnage principal, nous ressentons sa détresse face à sa défiguration mais aussi face à la confusion qu'il vit entre rêve (cauchemars) et réalité. Le film nous présente le parallèle entre l'univers du rêve et celui de la réalité ainsi que l'évolution de la paranoïa du personnage. Il y a déjà de l'*Inception* (Christophe Nolan), dans *Abre los ojos*.

Des couleurs froides et sombres qui touchent au gris et au noir nous plongent dans le malaise du personnage. Et lorsque le personnage débouche sur des grands espaces, c'est bien qu'il est très seul et crie à l'aide à l'adresse du spectateur.

Angélique

Tiens moi droite : mode d'emploi pour assumer son corps

Tiens moi droite est un documentaire autobiographique de Zoé Chantre, réalisé en 2011. Il retrace le parcours de sa vie, très dépendant de son corps, malade d'une scoliose et d'un angiome cérébral. Le film débute lors de son enfance. Sa maladie se manifeste, en effet, pour la première fois lorsqu'elle a une dizaine d'années. Elle prend la décision de tenir un carnet chaque jour pour s'aider à comprendre sa maladie et y dépose ses théories et réflexions. Ce film reprend toutes ces pages du carnet, leur donne vie et le poursuit. On suit les radiothérapies et examens divers dont elle fait l'objet pour tenter de se soigner, sans que ce soit tragique.

Le documentaire est parsemé de passages d'animation avec des petites silhouettes féminines, rapidement esquissées qui évoluent, comme ses idées, sur son carnet. Ces silhouettes viennent incarner, en mouvement, les pensées de Zoé. L'univers de la réalisatrice est volontiers naïf et enfantin grâce à sa technique d'animation minimaliste : papier et crayon . Cela donne au film une dimension poétique très personnelle. Le spectateur est touché par la franchise et la générosité du témoignage.

La bande son participe à la création d'un documentaire très personnel. Elle est souvent composée des bruits liés au corps de Zoé tels que des craquements de colonne vertébrale ou des bruits gutturaux. La musique simple et calme retranscrit sa sérénité face à la maladie.

Plus qu'un témoignage de sa vie face à la maladie elle nous fait partager tout au long du film sa réflexion sur la maladie en général. Au terme du cheminement par lequel Zoé Chantre nous prend par la main, on en vient à relativiser l'emprise de la maladie et constater qu'elle n'est pas nécessairement qu'un obstacle à l'existence.

Vincent

L'espace Jeune Public

Le festival Premiers Plans accueille, cette année encore, nombre de jeunes cinéphiles. Un lieu leur est consacré au niveau 0 du Centre de Congrès, l'espace "jeune public". Sa coordinatrice Emmanuelle GIBAULT met en place un programme avec des enseignants, en amont du festival, et propose des films autour d'un thème de la rétrospective, « la métamorphose » cette année. Ils sont en lien direct avec l'équipe de programmation à Paris.

Ils organisent également de nombreuses activités pour les scolaires. Ces activités sont adaptées aux âges de chacun. Pour les plus petits, Jeune Public propose une initiation au cinéma d'animation ainsi qu'un atelier « Ecoute ton image » qui explique aux plus jeunes ce qu'est le festival. Cette année les ateliers sont construits autour de l'univers de Solotareff. Les collégiens ont le droit à une activité plus « particulière ». Douze classes se rendent sur un plateau de tournage et tournent une séquence de film pendant une demi-journée. Pour les lycéens, le « Jeune Public » organise des rencontres avec des professionnels.

Dans les maisons de quartier, les jeunes réalisent de petites œuvres de cinéma d'animation, de photomontage ou bien de vidéo via VIP (Vidéo In Project). Les œuvres réalisées sont ensuite projetées aux 400 coups le samedi matin. Des journées découverte du festival sont aussi prévues, elles permettent de mêler découvertes cinématographiques, pratique d'ateliers mais aussi rencontres avec des professionnels.

Les scolaires représentent le tiers du public, cette année sur environ 70 000 festivaliers ils représentent donc 25 000 d'entre eux.

Angélique et Suzanne

Lars von Trier

Dogville, un film atypique

Quand on regarde l'affiche du Festival Premiers Plans, on peut y voir une jeune femme, semblant dormir paisiblement à même un plancher où reposent des pommes, dans des couleurs assez sombres, mais néanmoins apaisantes. Et bien détrompez-vous, cette image tirée, du film *Dogville* (2003) de Lars Von Trier, n'est en réalité pas vraiment apaisante. Grace, interprétée par la talentueuse Nicole Kidman, est une belle jeune femme en cavale, poursuivie par une horde de dangereux gangsters. Elle trouve refuge dans la petite ville de "Dogville", cernée par les montagnes rocheuses et des ravins. Malgré quelques doutes, les habitants de la ville acceptent de la protéger et de la cacher. Mais leur égoïsme ne tardera pas à les faire changer d'avis.

Pour son septième long métrage, Lars Von Trier conserve l'un de ses principaux thème, qui est celui de montrer la bassesse et la noirceur des instincts humains. *Dogville* se compose de 9 chapitres, et un prologue.

La mise en scène est très importante dans *Dogville*, bien que les apparences n'en témoignent pas toujours; en effet, on note un décor pour le moins minimaliste puisque les maisons se limitent à des contours peints sur le sol, et quelques meubles. L'histoire va se dérouler entièrement sur ce plateau de théâtre. Mais Lars Von Trier nous démontre que le scénario et les individualités des personnages soumises au regard du groupe, suffisent à nous tenir en haleine

Par ce film, Lars Von Trier cherche nous montre les comportements abjects d'une population sectaire, qui, en flairant l'odeur du profit est prête à tout, même à perdre toute once d'humanité.

Joinita

Now you are in : *Europa*...

Après *The Element Of Crime* (1984) et *Epidemic* (1987), Lars Von Trier clôt sa trilogie européenne avec *Europa* (1991). Le film situe l'action dans Allemagne de 1945 et s'ouvre sur l'avancée d'une locomotive dans la nuit. Une voix hypnotique entame un décompte et nous oblige à ne faire qu'un avec le personnage principal. Le ton est donné, le film suivra les méandres psychologiques de Léo, complètement perdu, dans une société opposée à celle de l'Amérique.

Des images en couleur viennent se superposer au noir et blanc, pour indiquer au spectateur la quête principale du personnage. Lars Von Trier réussit la prouesse visuelle de superposer jusqu'à sept images tout en gardant une cohérence esthétique.

Léo n'est pas vraiment « vivant », il ne fait qu'obéir aux ordres. Il ne possède pas de personnalité, ne prend pas d'initiatives, et lorsque, le moment venu, il se décide à agir, la situation bascule et devient explosive. Le réalisateur pousse plus loin son jeu des contrastes grâce à un montage alterné efficace. Alors que le père de Katharina se suicide lors d'une scène magnifique, une scène de sexe entre Léo et Katharina manifeste le lien entre Eros et Thanatos.

Europa est à sa manière, bien spécifique, un film historique qui relate des faits méconnus de l'Allemagne d'après-guerre. Nous sortons d'*Europa* en ayant l'impression d'avoir vécu une expérience de cinéma unique.

Sidoine et Ulysse

Breaking the waves, une femme qui donnait tout...

Le film se décompose en huit tableaux qui rythment l'histoire. Chacun est introduit par un paysage grandiose et une musique entraînante. Chaque changement de chapitre est comme le calme au milieu de la tempête. Le film raconte l'histoire de Bess (Emily Watson), jeune femme un peu étrange, profondément religieuse et crédule; elle a reçu le cadeau divin de l'amour. Jan (Stellan Skarsgard), son mari, est technicien sur une plateforme pétrolière. Mais lorsque Jan doit partir sur la plateforme afin de reprendre son travail, Bess fait une crise d'angoisse. Elle ne supporte pas l'idée que son mari la quitte plus d'une semaine...

Les lumières ternes de l'hôpital, les décors sobres et délabrés des chambres opératoires confèrent un aspect morbide au film. Cependant, pour von Trier, la mort est la perte d'une âme et non la perte d'un corps. Jan est enfermé dans la prison de son propre corps ce qui le poussera lui aussi dans la démence.

Cette folie ambiante constitue un autre aspect du film. Bess est présentée par ses proches comme folle. Mais qui est réellement dément entre une Eglise sectaire et une jeune fille puisant sa force dans ces rapports divins ? Cette folie rend le personnage de Bess hors-norme, en marge d'une société intransigeante.

Mais, le coeur du film, c'est l'amour. Ce sentiment est intimement lié à la foi, qui devient sa force et lui permet d'avancer et de vivre. On assiste dans *Breaking de Waves* à un véritable chemin de croix illustré par le chemin de Bess contre les malheurs de sa vie.

Arthur

Larsen: la bande son chez von Trier

Lars von Trier, tout au long de sa carrière, a voulu exploiter tous les aspects de la mise en scène, tout en gardant une identité artistique et esthétique forte. Attachons-nous au travail du son.

Le son, c'est d'abord le silence. Lars von Trier laisse beaucoup le silence s'exprimer pour ainsi mettre en évidence les dialogues qui permettent d'ouvrir des fenêtres sur les personnages. Mais ce silence sert également à mettre en valeur les instants où la musique est présente. Par exemple, dans *Breaking the Waves* , les musiques ne sont présentes qu'au début de chaque chapitre, nous en donnant un certain avant-goût. De plus ces images accompagnent des images picturales, ce qui crée une synergie entre l'image et le son. Dans *Nymphomaniac*, la musique est utilisée pour faire partager les sentiments du protagoniste, par exemple lors de la scène du train avec la musique « Born to be wild » de Steppenwolf.

Il y a aussi les bruits. Dans *Dogville* et *Manderlay*, les bruitages sont majoritairement post-synchronisés car les décors sont inexistants. Ce procédé permet d'attiser l'imagination du spectateur et de créer du visuel à partir du sonore. Grâce au son, on s'accroche à l'histoire.

Von Trier utilise également la musique en la faisant contribuer à l'ambiance de ses films. Dans *Antichrist* , les musiques y sont très viscérales, ce qui ajoute de la tension, du suspense. Lars von Trier ose même la comédie musicale tragique, avec *Dancer in the dark*. La musique de Björk est à l'honneur, elle est même hypnotique.

Chaque film est une note qui participe à une symphonie.

Jacob, Martin, Gaël

Nymph()maniac

Nous avons vu *Nymphomaniac Vol.1* de Lars von Trier. Ce film raconte la vie de Joe, une femme qui recherche la liberté sexuelle au travers de multiples expériences, depuis son plus jeune âge. Elle se trouve mauvaise. Elle raconte son parcours ; passé et présent se juxtaposent. Deux actrices campent le personnage, Joe jeune : Stacy Martin ; Joe adulte : Charlotte Gainsbourg.

Bien que *Nymphomaniac* soit découpé en deux parties, contrairement au souhait de Lars Von Trier, le premier opus est une réussite.

Une fois de plus, le réalisateur se démarque par son originalité. La mise en scène est très variée. Par exemple, à un moment, le format passe en 4/3, en écho avec la situation oppressante que vit Joe. Dans un autre passage, un noir et blanc s'installe, soulignant le tragique du chapitre. De plus, les lumières, dans tous les coloris confondus, sont extrêmement travaillés. Elles mettent sans arrêt les acteurs en valeur, tandis qu'ils se trouvent parfois dans des situations dégradantes.

Beaucoup d'analogies et de métaphores servent à la compréhension de la situation des personnages. Ainsi le spectateur est autorisé à sourire ou même rire d'une situation gênante ou inconfortable.

Le jeu des acteurs très juste, bascule quelques fois dans l'auto-dérision. Le choix des musiques manipule habilement le spectateur, en jouant parfois sur les contrastes. La bande son colle tout de même beaucoup à la subjectivité des personnages et permet de mieux les comprendre.

Cependant dans cette version, la censure se fait ressentir parfois, coupant par exemple des mouvements de caméra maladroitement, ce qui casse le rythme de certaines scènes. Nous attendons de découvrir la 2è partie pour comprendre l'enjeu global de l'œuvre. Pour le moment c'est bien l'éloge du désir face à la question de l'amour dont il est question.

Léa et Jacob

Carte Blanche à Von Trier : Barry Lyndon

Après avoir démontré avec brio sa polyvalence des genres, Stanley Kubrick a sorti *Barry Lyndon* en 1975, une prouesse visuelle et narrative. Ce film à costumes retranscrit l'Europe du XVIIIe siècle à travers Redmond Barry, jeune homme irlandais épris de la belle Nora. Il défit donc son concurrent officier et est contraint de fuir le pays. À la suite de son engagement dans l'armée britannique, il est forcé de finir son service... Son périple à travers l'Europe le transformera alors en arriviste impitoyable.

Kubrick, dont on reconnaît désormais les talents, a atteint un perfectionnisme inégalable quant aux décors et costumes du XVIIIe siècle. Son soin de réussir se retrouve dans les 300 jours de tournages nécessaires pour réaliser cette œuvre.

Les plans en extérieur sont tournés en lumière naturelle et transportent le spectateur dans l'Irlande de l'époque. Chaque éclairage est recherché et met en valeur, paysages, monuments, décors et acteurs.

La performance des acteurs était pour beaucoup dans la réussite de ce long métrage de 187 minutes. Le spectateur peut alors s'immiscer dans une période importante de l'histoire et s'attacher aux personnages. Ceux-ci, portant tous des valeurs humaines différentes, permettent un point de vue large, laissant la possibilité de prendre parti de son protagoniste préféré.

Kubrick ne néglige jamais rien dans ses films et surtout pas la bande son. Haendel, Strauss ou même Bach se trouvent dans ce long métrage. Ils embellissent les plans et subliment les comédiens. Le réalisateur a choisi la narration en chapitre, accompagnée d'une voix off et de son narrateur. Une façon de décomposer l'ascension de R.Barry puis sa chute du haut de la société. Ce choix, a inspiré Lars Von Trier qui, dans *Les Idiots, Antichrist, Dogville*... utilise une narration similaire.

Il paraît donc évident que Lars von Trier choisisse Kubrick avec Barry Lyndon dans sa carte blanche que le Festival Premier Plan lui a laissé.

Merveille visuelle, *Barry Lyndon* est un film d'époque parfaitement réussi et qui a inspiré de nombreux réalisateurs pour sa qualité.

Léa

Portrait de l'affichiste

Monsieur Baltimore a commencé le dessin en pension. Après le bac il est envoyé à Paris, dans une école de graphisme. Il est renvoyé de cette école à cause d'une affiche qu'il a réalisé, qui met en scène son professeur de l'époque nu, arborant une ceinture de bananes.

Il a travaillé dans la publicité, et est devenu spécialiste de l'aérographie. C'est lors d'une séance de peinture qu'il propose sa petite amie comme mannequin, qui est prise en photo. Cette photo parvient à Robert Bresson qui repère cette femme, et la fait jouer dans son film *Quatre nuits d'un rêveur*. Grâce à cette rencontre, il se met à côtoyer le milieu du cinéma et il fait la connaissance de Frédéric Mitterrand, un jeune distributeur de l'époque. Celui-ci cherche un graphiste qui puisse cerner les attentes du public et qui sache retranscrire l'ambiance d'un film. Il trouve ces qualités en la personne de Benjamin Baltimore.

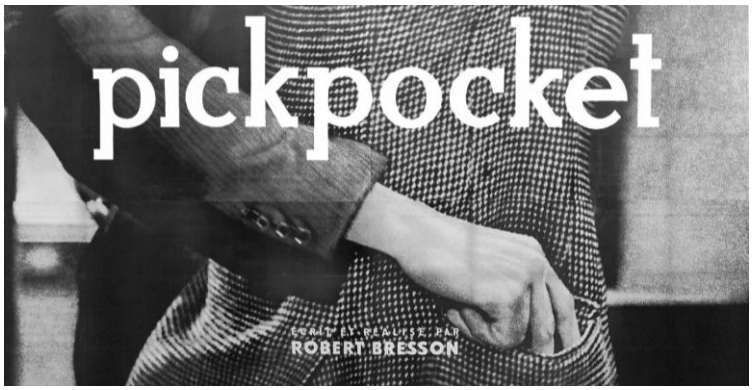
Ce dernier entretient une relation amicale avec Claude-Eric Poiroux, directeur artistique du festival. Ils collaborent ensemble à partir de la troisième affiche officielle de Premiers Plans. Les images principales des 24 affiches de Benjamin Baltimore pour le Festival Premiers Plans sont toutes issues d'un des films des rétrospectives du Festival. Ce travail commence pour l'affichiste par le visionnage des films, image par image, et la sélection au total d'une centaine de photogrammes avant de commencer la création de l'affiche.

Benjamin Baltimore et Claude-Eric Poiroux ont arrêté l'image du film *Dogville* de Lars von Trier, car l'aspect préraphaélite (comme les peinture de Rossetti) fédère tous les styles de films présentés en rétrospective pour 2014.

Ce travail de sélection terminé et les choix du créateur du Festival bien définis, Benjamin Baltimore use de son talent et de techniques modernes pour « réinventer » l'affiche de départ. En effet l'image de Lars von Trier est en format paysage, qui ne correspond pas à tous les formats d'exposition présents dans la ville d'Angers. L'affichiste dessine les parties inexistantes, en long ou en large, autour de l'image originale.

Ses heures de travail, Benjamin Baltimore ne les compte pas ; et quand on lui demande laquelle de ses affiches il préfère, il nous rétorque : « Et vous ? Quel est votre plus bel amoureux ? » On peut constater, en ne le côtoyant rien qu'une petite heure, que cet homme est passionné par son travail, et que cette passion ce ressent à travers ses créations.

Solène, Ludivine et Gael



Point de vue sur Picpocket de Robert Bresson

J'ai vu *Picpocket* de Robert Bresson, un film qui date de 1959. Michel (Martin Lassalle) se fait arrêter par la police pour vol, mais, faute de preuves il est relâché. Il continue alors ses activités de pickpocket, aidé de complices, avec lesquels il améliore ses tours. Ce film n'est pas un film policier, le prologue nous prévient dès l'entrée du film. C'est un récit simple et sans artifices, à la manière de Robert Bresson.

C'est aussi le journal d'un voleur qui s'étonne lui-même de ses larcins. Nous sommes conduits par sa voix off qui lit le journal. Pour autant Michel reste très mystérieux. Au fur et à mesure des vols, j'ai senti l'adrénaline monter en moi. Comme si j'étais Michel le personnage : ce voleur. Il vole pour ressentir la sensation de puissance absolue que lui apporte ce sentiment d'être au-dessus des lois. Il l'affirme lui-même au commissaire qui le soupçonne : «certains êtres d'exception, à toutes époques, peuvent prendre des risques », seulement pour satisfaire ce sentiment de toute puissance, pour se sentir au-dessus de la société, comme un criminel de nouveau rang.

Robert Bresson filme les mains du voleur, leur habileté à se glisser partout. Les visages des personnages sont souvent tronqués, pour porter toute l'attention sur les objets de convoitise et l'habileté du pickpocket. Michel se fera-il prendre par la police? Quelqu'un va t-il le démasquer ? Mon souffle s'est fait un peu plus haletant à chaque minute du film.

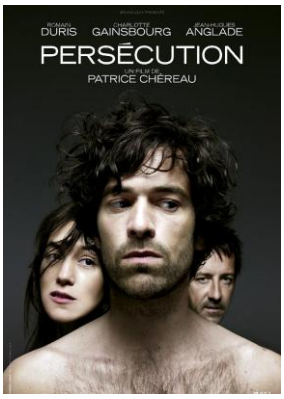
J'ai trouvé que Michel, paradoxalement, était sympathique, par son absence de vénalité. Il vole pour exister, il est pris dans cette spirale. Jeanne, son amie est là, à ses côtés, mais il ne la voit pas. Son orgueil l'emporte, il est comme aveuglé. Comment l'amour pour une femme pourrait-il l'emporter sur l'amour du vol ?

Ludivine

Points de vue :

***Persécution* :**

Le persécuteur persécuté



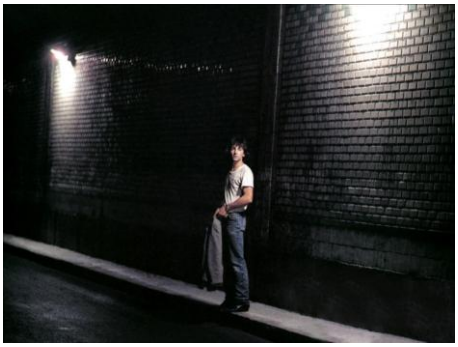
Nous sommes allés voir *Persécution* un long métrage de Patrice Chéreau sorti en 2010. À l'affiche : Romain Duris, dans le rôle de Daniel, persécuté par un homme inconnu croisé dans la rue (Jean-Hugues Anglade). Ce dernier est fou amoureux de Daniel, il s'incruste dans son appartement, le suit, l'espionne, le harcèle. Daniel sort avec Sonia, interprétée par Charlotte Gainsbourg. Leur couple bat de l'aile et Daniel est prêt à tout pour ne pas perdre celle qu'il aime.

Nous avons beaucoup aimé ce film car on découvre deux faces du personnage principal. En effet, Daniel persécuté par l'inconnu, crée chez le spectateur de la compassion et on peut avoir envie de l'aider à se débarrasser de son admirateur. Mais lorsque Daniel se trouve au côté de Sonia on découvre que, lui aussi, est un peu persécuteur. On peut remarquer de nombreuses similitudes dans son comportement avec celui de son admirateur. On en vient même à trouver Daniel totalement fou, voire terrifiant.

Le choix des décors est important, des appartements en travaux, des pièces nues et sombres, reflètent les relations entre les personnages. Les cadres souvent rapprochés permettent de suivre l'errance de Daniel sans qu'on parvienne pourtant à le comprendre. Pour finir, chaque personnage est très attachant parce qu'on y sent une profonde détresse.

Suzanne et Angélique

***L'homme blessé* :**



Patrice Chéreau dit de *L'homme Blessé* qu'il est son premier film, car, bien qu'il soit en réalité son troisième, c'est le premier film dont il est réalisateur ainsi que co-scénariste et qui aborde des thèmes qui lui sont chers comme le passage de l'adolescence à l'âge adulte et l'homosexualité.

En effet *L'Homme Blessé* c'est Henri (Jean-Hugues Anglade), 17 ans. Alors qu'il accompagne sa sœur à la gare, il fait une rencontre troublante dans les toilettes ; un inconnu, Jean (Vittorio Mezzogiorno), frappe un homme à terre. Lorsque Henri le surprend, Jean l'embrasse avant de l'obliger à frapper l'homme à terre à son tour. Henri s'exécute.

De cette rencontre perturbante découle un chassé croisé où Henri et Jean se cherchent sans jamais réellement se trouver, sous les yeux d'un personnage voyeur. Chéreau explore ici la naissance de la passion, qui fera se perdre définitivement Henri.

Dans ce film introspectif, la question de l'homosexualité est traitée sans détours, comme rarement auparavant dans le cinéma français. Et c'est en cela que Chéreau excelle, il capte son époque avec ses non-dits, comme on peut le voir dans la relation parents/enfants, ses contradictions, ses non-sens... Plus récemment, Romain Duris a fait un parallèle entre l'univers de Chéreau et celui de Klapisch, dans cette capacité qu'ont ces deux réalisateurs à reproduire leur époque.

Mais dans *L'Homme Blessé*, Chéreau nous donne à voir un morceau d'époque, à travers le point de vue d'un adolescent perturbé, qui se découvre à peine, et éprouve pour la première fois la naissance d'un amour fou, obsédant et destructeur.

Mélina

Portrait de la jeunesse chinoise

Suite à la présentation de deux films chinois : *The time to live and the time to die* et *The oath of regret and love,* nous avons eu la chance de rencontrer les deux réalisatrices, Pu Xian et Han Shuai. Ces deux films évoquent l'adolescence de deux jeunes chinoises, mais de manière différente.

Dans le premier film projeté, *The time to live and the time to die*, Liang Ying une jeune fille de 13 ans rencontre le jeune Ma Yi, l'amant de la voisine. Une relation ambiguë s'installe entre les deux personnages, alors que Liang Ying est au chevet de sa grand-mère mourante. On remarque dans ce film un contraste omniprésent entre la vieillesse et la jeunesse, la grand-mère mourante incarne la mort, alors que le jeune Ma Yi auquel elle s'attache, représente son idéal de vie.

Malgré la barrière de la langue, nous avons pu questionner la réalisatrice sur son film. « Lors de l'écriture du scénario, je me suis directement inspiré de ma propre enfance, car j'ai longtemps vécu avec des personnes âgées. J'ai toujours voulu faire un film sur la mort, car je suis fascinée par la vision du deuil». Le film est d'autant plus autobiographique, car l'histoire se déroule en 1999, alors que la réalisatrice est âgée de 13 ans et est bouleversée par le décès de sa grand-mère.

Liang Ying et Ma Yi, dans *The time to live and the time to die*

Sidoine, Yanis, Emma

Interview de Mary Stephen, monteuse du film *1428*, documentaire de Du Haibin sur le tremblement de terre de 2008 en Chine

-Que pensez-vous de l'ambiance du festival Premiers Plans, des festivaliers … ?

C'est un festival particulier dans le sens où il est très connu. Quand on parle de jeunes réalisateurs, de premiers films … On pense au festival d'Angers : c'est un tremplin pour certains jeunes réalisateurs, et certains gagnent des prix. Cela les aide !

-Que pensez-vous du fait que nous, lycéens, puissions suivre un enseignement portant sur les bases de la photographie et du cinéma ?

Je pense que c'est formidable ! Tout ce système français de pouvoir se concentrer sur un enseignement autre que les sciences, la littérature … C'est quelque chose qui peut révéler une vocation.

-Le film 1428, documentaire, a-t-il tout de même nécessité une direction d'acteurs ?

Pas du tout. Le film de Du Haibin ne met en scène ni ce qui se passe ni ce que les gens disent, les témoignages étaient en quelque sorte improvisés. Par exemple, le vagabond était vraiment un vagabond.

-Avez-vous eu des retours sur le film de personnes touchées par le tremblement de terre qui auraient vu le film ?

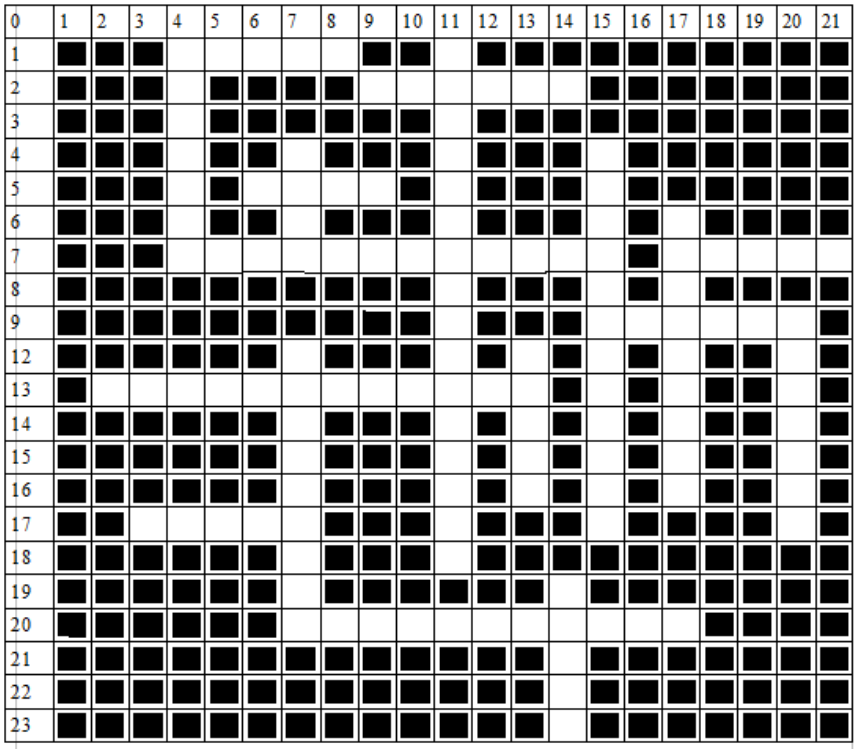
Oui, Du Haibin était en contact avec eux, il retournait souvent dans la région pour tourner d'autres films, et donc il est allé voir certaines personnes qu'il avait rencontrées pendant le tournage.

-Avez-vous coupé au montage certaines séquences choquantes ?

Du Haibin et moi avons coupé des scènes, mais pas parce qu'elles étaient choquantes, c'était pour la durée. La scène où une famille cherche son plus jeune membre a été filmée complètement au hasard, la famille est arrivée quand Du Haibin filmait. Il s'est mis à filmer le couloir, car il a dit qu'il ne pouvait plus filmer, qu'il pleurait

Farès, Abel

Les mots-croisés de Premiers Plans



Horizontal :

1- Chanteuse et actrice principale de *Dancer In The Dark*, film de Lars Von Trier **2-** Film d'école en compétition officielle, de Filipo Demarchi, où un adolescent se découvre amoureux de son pasteur **5-** Court métrage de Greg Rom, dans la sélection de Prix SNCF du Polar, qui raconte un braquage sans arme ni violence **7-** Actrice à l'affiche du 26eme Festival Premiers Plans - Dans le thème de la métamorphose, film qui raconte l'histoire d'une jeune fille suivant un lapin dans un monde étrange **9-** Film de Lars Von Trier, dans lequel l'action se passe dans un train qui traverse l'Allemagne d'après guerre **13-**Thème du 26eme Festival Premiers Plans **17-** Film d'école animé en sélection officielle, de Matud Vizar, dont l'acteur principal est un animal en voie de disparition **25-** Actrice qui interprète Joe adolescente dans *Nymphomaniac*, film de Lars Von Trier.

Vertical :

4- Réalisateur français à l'hommage **7-** Film d'école en sélection officielle, de Teodor Kuhn, qui traite de l'absence d'un père - Acteur à l'honneur du 26eme Festival Premiers Plans **11-** Présidente du jury officielle **13-** Film de Woody Allen traitant d'un homme caméléon, catégorie de la métamorphose **14-** Carte blanche à Lars Von Trier, film de Carl Theodor Dreyer, qui traite de la foi et des rapports que les personnages entretiennent avec leurs croyances **15-** Dans le thème de la métamorphose, film qui parle d'un célèbre monstre crée par un savant fou **17-** Film de Patrice Chéreau, traitant d'une bourgeoise qui quitte son mari pour son amant **20-** Film de Bo Winderberg, qui évoque un cinéaste en manque.

Ludivine

Plan d'Ensemble est édité par les élèves de 1ère L et 1ère S (option cinéma audiovisuel) du **Lycée Auguste et Jean Renoir.**

Directeur de la publication : Sylvain Faillie, Proviseur du Lycée Renoir, 15 impasse Ampère, Angers.

Rédaction, Composition, Diffusion :

Elèves de 1ère LD : Martin BELLIER, Quentin CALMONT, Ulysse CHARRIER, Gaël DANZIN, Léa GIFFARD, Joinita KERBART, Ludivine LECOQ ROCHE, Angélique PERDRIAU, Vincent PESCHEUX, Mélina PETROD, Suzanne ROBERT, Jacob ROUSSERIE, Emma TARDIVON.

Elèves de 1ère SG : Tanguy BOUTILLIER, Arthur CHRISP, Farès DIB, Abel FLEURANT, Solène GASCAN, Sidoine JANIERE, Yanis OUAKRIM.

Enseignants : Matthieu HAAG, Anne LOISEAU.

Assistante technique : l'indispensable Laurence GIRARD.

Remerciements : L'équipe du jeune public du festival, L'administration du Lycée Renoir, Emma TARDIVON et Martin BELLIER pour leur superbe talent d'illustration, Louis MATHIEU.